

« COMME UNE CARESSE MÉTAPHYSIQUE... »

Entretien avec Chantal Thomas sur Sade

Propos recueillis le 13 novembre 2013 par [Jean-Christophe Abramovici](#), [Florence Lotterie](#)

Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle | « [Dix-huitième siècle](#) »

2014/1 n° 46 | pages 367 à 376

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707182043

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2014-1-page-367.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle.

© Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## « COMME UNE CARESSE MÉTAPHYSIQUE... »

### ENTRETIEN AVEC CHANTAL THOMAS SUR SADE

*Chantal Thomas, nous sommes très heureux que vous ayez accepté d'ouvrir la série des « Grands entretiens de DHS » qui ont pour vocation de donner la parole à d'autres voix que celles de la communauté académique, même si on peut à la fois en être... et en être loin. En cette année 2014 du tricentenaire de la naissance de Sade, nous ne pouvions rêver meilleure voix, à cet égard, puisque vous cumulez les qualités et les talents de Directrice de recherches au CNRS et de romancière à succès et que vos travaux sur Sade relèvent de la catégorie assumée de l'essai. Enfin, cet entretien prolonge la série des cinq « À voix nue » que vous venez de donner à France-Culture.*

*Notre première question portera sur la place de vos travaux dans l'histoire de la réception critique de Sade. Après les lectures surréalistes à tendance hagiographique qui avaient célébré en Sade le « libérateur de l'amour », les lectures philosophiques, sérieuses, voire tragiques, sur lesquelles portait le récent et remarquable essai d'Éric Marty<sup>1</sup> votre essai, Sade L'Œil de la lettre, paru en 1978 puis profondément remanié en 2002 sous le titre Sade, la dissertation et l'orgie, a fait à la fois retour vers l'approche poétique des surréalistes, vers une lecture heureuse de Sade : vous parlez à son propos de l'« extraordinaire puissance d'incitation à jouir<sup>2</sup> » de ses œuvres. En même temps, vous ouvriez la voie à un « retour au texte » de Sade, amorcé par le Sade, Fourier, Loyola de Roland Barthes, dont vous avez été l'élève, ainsi que L'Invention du corps libertin de Marcel Hénaff, paru lui aussi*

---

1. Éric Marty, *Pourquoi le 20<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2011.

2. Chantal Thomas, *Sade. L'Œil de la lettre*, Paris, Payot, 1978 ; *La dissertation et l'orgie*, Paris, Rivages Poche, 2002, p. 9.

*en 1978. Retour au texte qui a sans doute rendu possible l'approche philologique et savante qui a été menée quelques années plus tard et qu'a couronnée l'entrée de Sade dans la « Bibliothèque de la Pléiade » sous la direction de Michel Delon. Êtes-vous d'accord avec cette manière de présenter vos essais sadiens ?*

L'année où est sorti *Sade l'œil de la lettre* est aussi proche de celle où est paru *La Philosophie dans le pressoir*<sup>3</sup> de Philippe Roger, qui avait une double formation, philosophique et littéraire, et était, comme moi, lecteur de Roland Barthes. La lecture surréaliste n'était pas présente à mon esprit, je ne connaissais pas les textes de Breton ; j'ai découvert Sade « librement », hors toute référence à une tradition littéraire, hors institution, ou plutôt contre l'institution puisque, pensionnaire, je le lisais en cachette, le soir au dortoir... La philosophie dans le dortoir... Pendant deux-trois ans, étudiante en philosophie à Bordeaux, j'ai lu Sade pour le plaisir, ce qui continue d'être à mes yeux sa vocation la plus sûre ; l'idée d'écrire sur lui vient, elle, de ma rencontre avec Roland Barthes, à un moment où lui-même changeait, s'éloignait d'un structuralisme dur, pour se laisser guider vers son talent vrai, qui est la sensibilité au langage, un équilibre subtil entre savoir et saveur. Et il est vrai que je suis totalement dans une proximité de langage, textuelle, avec Sade, une proximité qui participe plus de mon aventure barthésienne qu'elle ne regarde le surréalisme, même si cette façon de laisser le langage vous envahir, vous inspirer, le croise, tout comme l'importance qu'ont pour moi les rêves ou qu'a eue la lecture de Gilbert Lély, auquel je dois la première vision du personnage de Sade, passionnelle, enflammée, lyrique...

*Dans la préface récente que vous avez écrite pour Sade, la dissertation et l'orgie, vous peignez la dimension très personnelle de votre rapport à Sade comme un moment d'intimité qui fait s'éveiller en vous quelque chose de rêveur, une forme de voyage intérieur en chambre qui a elle aussi une dimension surréaliste...*

3. Philippe Roger, *La Philosophie dans le pressoir*, Paris, Bernard Grasset, coll. « Théoriciens », 1976.

Il est possible que je sois plus que je ne le crois dans cet espace poétique et si je considère le cinéma de Buñuel, le lyrisme d'un Lély, oui, je le revendique, mais encore une fois, je ne me sens aucune affinité avec Breton. Ce qui me frappe et dont je ne connais pas d'autre exemple, c'est que bien que les textes de Sade soient aujourd'hui accessibles, qu'ils ne souffrent plus d'interdit, du moins ici, dans notre société, cette liberté d'accès n'a en pas atténué leur force, leur vigueur, leur éclat transgressif...

*Au-delà de la censure institutionnelle, il y a aussi la difficulté que l'on rencontre, comme enseignant, à faire étudier Sade à des jeunes gens qui, même s'ils ne sont pas spécialement prudes, manifestent à son égard une forme de réaction morale. Qu'est-ce que vous diriez à ces étudiants pour les amener vers Sade ?*

J'ai été confrontée à cette difficulté. Ce pourquoi je déteste faire un cours, ou même, à un moindre degré, une conférence, sur Sade. M'exprimer, parler sur Sade me gêne. L'écrit permet la réflexion, donne la possibilité d'atteindre l'autre, le lecteur, de se glisser en lui, qui a fait un geste vers vous, établi une connivence... Au contraire, à la radio, en conférence, et plus encore en cours, j'ai toujours l'impression de m'offrir à des malentendus et d'être immédiatement exposée à une indignation moraliste, qui place Sade entre la pornographie et l'évocation concentrationnaire, ce qui rejoint les positions de Simone de Beauvoir ou de Pasolini...

*Sans parler de la difficulté que rencontre un professeur-homme à évoquer Sade à des étudiantes... Il y a aussi une réception sexuée de Sade...*

À ceci près que quand on lit, on se met hors des catégories sexuelles, particulièrement avec Sade, qui déploie le fantasme sans aucune idée d'application à la réalité... Mais ce n'est pas la même chose quand on est assis dans une salle de classe à écouter un professeur. Alors, certainement, la réception est sexuée.

*Ce paradigme du fantasme, de l'utopie, récurrent dans vos essais, n'est-il pas aujourd'hui battu en brèche par la lecture mal intentionnée*

*d'un Michel Onfray, accusant les critiques sadiens d'être « négationnistes<sup>4</sup> » quand ils refusent de considérer les parts d'ombre de la biographie sadienne...*

S'il s'agit d'une part d'inconnu je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup après la biographie de Maurice Lever.

*Faisons-nous l'avocat du diable... Il y a tout de même ce fameux hiver de 1773, au cours duquel disparurent du château de La Coste où était reclus Sade plusieurs jeunes servantes... Disparitions que la fameuse « grande lettre » est supposée expliquer quand elle ne fait que les rendre plus suspectes<sup>5</sup>... On sait par ailleurs le peu de cas que l'aristocrate Sade faisait de la valeur d'un homme du commun, d'une prostituée, ou d'une petite fille. Si nous ne saurons jamais rien de ce qui se déroula vraiment au cours de cet hiver, n'y aurait-il pas un avantage, ne serait-ce que rhétorique, à admettre la possibilité d'un crime qui ne change fondamentalement rien à la portée des textes de l'écrivain Sade ?*

Non, je refuse cette possibilité, Sade n'est pas Gilles de Rais. La question d'un Sade criminel me paraît très douteuse... On n'en a aucune preuve et on peut lui opposer le Sade qui, sous la Terreur, ne veut pas faire verser le sang. Je vois mal de plus comment sa femme, très religieuse et très morale (il est peu d'épouses aussi dévouées!!), présente à La Coste dans l'hiver que vous évoquez, aurait pu se faire complice d'actes criminels... C'est une hypothèse qui n'est pas cohérente, pas étayée, et que je trouve abusive. Rappelons pour spécifier l'atmosphère d'une époque que c'est d'abord sa famille qui l'a fait enfermer, pour préserver son honneur, son nom, ses biens, selon des principes complètement différents de notre justice individuelle...

---

4. Michel Onfray, « Sade ou les “plaisirs de la cruauté” », dans *Contre-histoire de la philosophie IV. Les Ultras des Lumières*, Paris, Grasset, 2007, rééd. Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 2010, p. 280 et suiv.

5. Lettre du 20 février 1781 écrite du Donjon de Vincennes : voir *50 lettres du marquis de Sade à sa femme*, éd. Jean-Christophe Abramovici et Patrick Graille (collection Pierre Leroy, préf. Cécile Guilbert), Paris, Flammarion, 2009, p. 94-113.

*Pour en revenir au texte de Sade, ce qui vous captive, c'est ce que appelez sa « politesse déchaînée »...*

Oui, pour rendre compte de ce qui me paraît double chez lui. Il y a d'un côté l'exploration méthodique de tous les excès auxquels on peut se livrer sexuellement, dont certains se pratiquaient autour de Sade – les travaux d'Érica-Marie Benabou en témoignent<sup>6</sup>. Les *Cent Vingt Journées de Sodome* en composent la mémoire, le catalogue, l'encyclopédie, que Sade a ensuite distillée de façon beaucoup plus romanesque de livre en livre, tout en l'animant d'un feu, d'un embrasement, d'une couleur insensée née de son désir et de sa frustration. Et de l'autre côté, il y a ce style, net, d'un classicisme pur, qui ne tremble pas, et qui distingue Sade de la langue surréaliste. Dans son style comme dans les orgies qu'il met en scène, il n'y a aucune fracture : l'ordre ne se dérange en rien. C'est aussi ce que j'aime infiniment dans sa correspondance, que je trouve euphorisant, cette assurance, cette hauteur syntaxique, sans accident possible, cette musique qu'on ne peut arrêter.

*À propos du rapport du lecteur au texte, vous évoquez chez Sade, dans l'ouverture de votre essai, « Un grand bassin gelé », « un dispositif de plaisir à l'usage du lecteur dont la volupté exige une attention entièrement libre, c'est-à-dire momentanée ». Cette attention « momentanée » est-elle la condition d'une lecture jouissive ? En d'autres termes, pensez-vous que l'on n'est pas obligé de s'astreindre à l'enfermement programmé par Sade, en particulier dans les Cent Vingt Journées de Sodome ? Proposer comme vous le faites une lecture « heureuse » de ce roman, n'est-ce pas quelque peu le trahir ?*

Je me demande si quand il écrivait les *Cent Vingt Journées* Sade pensait beaucoup au lecteur...

*C'est tout de même le roman où les adresses au lecteur sont les plus nombreuses, où, jusque dans les parties sans narration, le lecteur est*

6. *La Prostitution et la police des mœurs au 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Perrin, 1987.

*présent, ne serait-ce qu'au travers des pronoms « vous » qui le confondent avec les victimes des passions les plus atroces...*

C'est vrai, mais quand on lit Sade, dans un état de désir ou de fantasme, on ne choisit pas son camp ; comme lui lorsqu'il écrivait, on embrasse les deux catégories des victimes et des libertins ; d'ailleurs ces derniers se choisissent pour eux-mêmes des supplices... On passe constamment dans ses romans des passions sadiques aux passions masochistes qui l'emportent souvent. Il ne faut pas réduire la fiction sadienne aux seules scènes sadiques auxquelles le nom de Sade, hélas, reste attaché. *Justine* est une apologie romanesque du masochisme ; et c'est, peut-être, à partir de la posture masochiste que Sade a lu Diderot, Prévost, les discours moraux et toute la perversité qu'ils recouvrent... Mais il est sûr que j'ai une lecture heureuse de Sade, une lecture innocente. Le premier essai que je lui ai consacré a été écrit au ras de mes impressions de lectrice, hors tout savoir sur le 18<sup>e</sup> siècle ; c'est plus tard que je me suis intéressée au contexte pour le volume de la série des « Écrivains de toujours<sup>7</sup> »... Et ça m'a plu de découvrir à quel point Sade a été un lecteur insatiable et s'est passionné pour la philosophie puis, plus tard, d'explorer son rapport aux pamphlets politiques, ses efforts pour ne pas décrocher de l'actualité, sa passion vitale du théâtre d'abord comme divertissement aristocratique puis, à partir de la Révolution, comme occasion d'être joué, applaudi, c'est-à-dire réinséré dans le monde... Mais Sade a été d'abord pour moi une île de plaisir, singulière, dont l'étrangeté originelle m'est restée, comme s'inscrit la mémoire d'une lecture faite la nuit, une lecture ou un rêve, tel un météorite qui vous tombe dessus...

*Est-ce que vous intéresse aussi le Sade que ce dernier rêva d'être et dont il écrivit et récrivit le catalogue imaginaire des Œuvres complètes ? Elles devaient comprendre un Éloge de Fénelon et Mes Confessions...*

---

7. Chantal Thomas, *Sade*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1994, 252 p.

Oh oui... ces *Confessions* tout particulièrement me font rêver, de même que j'adorerais que l'on retrouve ce *Journal* de Charenton dont on n'a plus que quelques bribes...

*Dans l'approche textuelle qui est la vôtre, quelle place accordez-vous à la philosophie de Sade? Il semble que le mouvement du fantasme soit toujours un moyen d'échapper au figement du concept...*

Un des traits de sa singularité, c'est la manière dont le pouvoir discursif et philosophique de ses libertins et de ses libertines sert toujours d'adjuvant au plaisir, comme une sorte de caresse métaphysique, une sorte de manière de décoller du corps pour mieux perfectionner sa jouissance. Sans que cela retire rien à la crédibilité que l'on peut apporter à ces développements philosophiques... Même si Sade, en rhéteur génial, se plaît souvent à défendre une chose puis son contraire, à peindre Justine puis Juliette... Il est pour cette raison difficile d'isoler les passages philosophiques des romans de Sade pour en tirer une pensée consistante. Le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, par exemple, doit être envisagé comme une scène de théâtre...

*Nous permettez-vous d'interroger justement la romancière? De même que vos fictions sont nourries par votre recherche, vos essais comportent des échappées de fiction : dans le volume des « Écrivains de toujours », vous imaginez Louis XV rêvant à la lecture des rapports de police; dans La Dissertation et l'orgie, vous multipliez les biographèmes (les scènes de pensionnat, l'évocation de ce gant aperçu dans l'eau, ou de ces jeux enfantins et sadiques avec une vieille herse de ferme) mais surtout vous composez cette très belle dernière section, intitulée « Juliette ô Juliette » dans laquelle vous prenez la liberté de retirer les guillemets autour des phrases de Sade, trait d'écriture qui est l'équivalent de ces rubans que vous évoquez plus haut, qui facilitent l'ouverture de l'habit et l'accès au corps. Ici, l'absence de guillemets permet le passage naturel de la voix de Sade à la vôtre, ouvre sur votre propre théâtre intérieur...*

Sans doute... La scène de la lecture à Louis XV que vous évoquez... c'est d'elle qu'est née mon envie de mettre en scène



les maîtresses du Roi dans *Le Testament d'Olympe*. Mais plus généralement, c'est à Roland Barthes encore une fois que je dois ce rapport libéré au texte, ce rapport de plaisir. Il a été pour moi le directeur de thèse idéal, quelqu'un qui en guise de conseils, m'envoyait des cartes postales ; il me demanda même, un jour que je lui disais m'être enfin mise au travail : *Ah oui... Et sur quoi?* Mais s'il avait cette capacité d'oublier ce sur quoi travaillaient ses étudiants, d'oublier le Sade des autres, c'est qu'à cette période il tâchait de se libérer du langage codé des sciences humaines pour accéder à l'écriture, de passer de l'écrivain à l'écrivain. Et c'est ce que je lui dois, de m'avoir communiqué le désir de l'écriture... « Juliette ô Juliette » est le premier texte que j'aie publié sur Sade, pour le numéro « Femmes » de *Tel Quel* dirigé par Julia Kristeva, et je l'ai écrit à New York, loin de l'Europe, mais toujours avec mes petits livres de Sade au fond de ma valise...

*En passant de la fiction à l'essai, vous vous plaisez à faire rebondir un univers sur l'autre ?*

Absolument... Après *Les Adieux à la reine*, j'ai rédigé pendant un semestre à Princeton *Souffrir*<sup>8</sup> — je m'éloignais de la fiction, mais j'étais encore habitée par le personnage de Marie-Antoinette, de la présence d'une voix qui voudrait dire la souffrance. Mais le roman, *Les Adieux à la reine*, à sa façon, s'enchaîne sur l'essai *La Reine scélérate, Marie-Antoinette dans les pamphlets*. Dans la fiction Sade n'est jamais très loin de ce que j'écris : dans *Le Testament d'Olympe*, c'est la présence des deux sœurs, l'une vertueuse, l'autre pas... Dans *L'Échange des princesses*, c'est la manière inhumaine dont les enfants sont traités.

*Pourquoi rapprocher aujourd'hui Sade de Casanova ?*

De Casanova, j'apprécie la souplesse, la richesse du récit, sa capacité à insérer une multitude de micro-récits secondaires. *L'Histoire de ma vie* n'a rien de narcissique, on néglige trop sa dimension picaresque, qu'on retrouve aussi dans *Aline et Valcour*. Rap-

8. *Souffrir*, Paris, Manuels Payot, 2004.

procher Sade de Casanova m'a permis de les envisager sous un jour nouveau. La manière dont ils ont chacun vécu Naples, par exemple : Casanova à la recherche d'un maximum de plaisir et d'argent, dans une *commedia dell'arte* permanente ; Sade, lancé dans sa dissertation italienne compilée de récits antérieurs qu'à la manière de Diderot il reprend et critique, tout en lâchant, plein de duplicité, comme par inadvertance, un ou deux détails libertins.

*En conservant en somme une certaine raideur aristocratique ?*

Sade ne se départ jamais du sentiment de son identité, d'une conscience de caste. À la différence de Casanova, il n'a rien d'un aventurier : quand il doit voyager *incognito*, il ne trouve comme faux nom que celui d'une de ses propriétés, *De Mazan*... Cet ancrage fort dans une terre, dans un passé féodal, le distingue de son père, homme de la Régence, courtisan, plus souple, qui n'était pas porté comme son fils à la catastrophe, en tout cas pas avec la même ardeur... Sade, lui, s'est coupé de tout protecteur. Il n'est pas un courtisan, il méprise le mode de vie de ces aristocrates qui ne pensent qu'à se divertir, qu'à chasser, activité qu'il rejette de manière révélatrice. Il n'a que peu d'estime pour la bourgeoisie montante, même s'il se passionne en véritable homme des Lumières pour leur audace intellectuelle. Pour Sade, dans sa vie comme dans ses écrits, le choix du libertinage correspond à une avancée implacable, dont on ne peut dévier, au risque pour ses personnages de basculer dans la catégorie des victimes... Témoin Juliette (qui, à la suite d'une seule faute, manque de basculer). Juliette est mon héroïne favorite, un personnage vibrant et qui prouve aussi combien Sade sut se faire féminin. Dans sa correspondance, il l'est encore, quand il écrit à Milli Rousset, à sa femme aussi, dans les jeux, le détail sensuel, l'envie de rire... Séducteur...

*Pour terminer, comment situez-vous Sade par rapport à la Révolution, et quelle place occupe dans son œuvre selon vous La Philosophie dans le boudoir, le seul roman qu'il ait écrit en liberté ?*

Comme la plupart des commentateurs, je ne pense pas que Sade ait nourri aucune sympathie pour cet Ancien Régime dont

il avait subi l'arbitraire. Sous la Révolution, qui le libéra, il dut être traversé de sentiments mêlés, entre la crainte (tout changeait tout le temps d'un jour à l'autre, et Sade aurait voulu conserver son château de La Coste) et un intérêt mâtiné de méfiance pour l'action révolutionnaire, et surtout pour l'escalade de la Terreur. Pendant cette courte période néanmoins, il prit des risques, fut aventurier, assouvit d'anciennes curiosités, comme celle pour le bien-être qui le conduisit, comme il l'avait fait à Naples, à faire un rapport sur l'état des hôpitaux parisiens. Quant à *La Philosophie dans le boudoir*, je continue de penser que Sade greffa le pamphlet « Français, encore un effort... » à un dialogue écrit antérieurement. L'ensemble est à la fois drôle et retors, comme lorsqu'on demande au jeune Augustin de quitter le boudoir avant la lecture politique... Et puis il y a la leçon de couture finale, dont on trouve l'équivalent dans les pamphlets du temps contre Marie-Antoinette. Le passage est très fort... Mais je ne me risquerais pas à le faire étudier, ou à en parler en public. Je craindrais trop les réactions politiquement correctes. Or les critiques formulées à l'encontre de Sade ne m'excitent pas à penser, ne me donnent pas d'idées. Pour moi, c'est la complicité qui est fructueuse. C'est un goût, Sade ; on n'est pas obligé de l'avoir...

*Propos recueillis le 13 novembre 2013  
par Jean-Christophe Abramovici et Florence Lotterie*